

Aux confins de l'abstraction
Libera me d'Alain Cavalier

André Joassin

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joassin, A. (1993). Compte rendu de [Aux confins de l'abstraction / *Libera me* d'Alain Cavalier]. *24 images*, (68-69), 64–64.

LIBERA ME D'ALAIN CAVALIER



Aux confins de l'abstraction

PAR ANDRÉ JOASSIN

À force d'inventorier les évidences, le jury présidé par Louis Malle a loupé l'immanquable. *Libera me* était en effet l'unique film de la compétition (ou alors l'un des seuls avec *Magnificat* d'Avati) à proposer une utilisation originale et singulière du langage cinématographique. Dans le prolongement stylistique de *Tbère* et de la série de portraits télévisuels de femmes artisanes, Alain Cavalier filme l'oppression, la résistance, la torture et la libération sans recours aux mots ni à l'action explicite. Dans sa volonté de dépouillement, il exclut même la musique et les décors du champ délibérément exigu de la caméra et du micro. Aux confins de l'abstraction, le film dit tout par le signifiant du geste, des attitudes, du regard, de la couleur (superbe idée finale que l'on s'en voudrait de révéler). Par les bruits aussi: sans paroles, *Libera me* n'en est pas moins résolument sonore.

Touchant à l'universel par sa conceptualisation, décrivant l'avilissement et la barbarie sans perdre une once de dignité, l'œuvre vaut évidemment par sa grandeur humaine (consacrée, elle au moins, par le jury œcuménique). Mais la démarche conduit surtout Cavalier à l'essence d'une

expression cinématographique pure. N'y participent que l'Image, le Mouvement (parcimonieux) et le Son. Le corps (ou ses fragments) devient lui-même élément d'une composition audiovisuelle d'ensemble. En cela le septième art semble enfin là, affranchi de ses ascendances littéraires (dialogue, narration) et théâtrales (jeu d'acteur, décors...).

Que le film ait été autant conspué qu'applaudi par le public cannois (fait unique au cours de cette compétition) prouve à souhait l'importance de ses enjeux. Le jour où l'avant-garde suscitera les ovations unanimes ou l'indifférence, à quoi sera-t-elle encore utile? Tout cela valait bien une petite place au palmarès et, en tout cas, les honneurs sans partage de la Commission Supérieure Technique, même si, en dépit de la méticulosité recueillie apportée à chaque séquence, certaines restent fermées à l'entendement. Le message général passe. Indéniablement. Et non sans un certain lyrisme poétique de surcroît, (voir entre tant d'autres choses le jeu subtil entre la peau et les étoffes). Mais certains couplets sont plus hermétiques à l'interprétation, comme si l'auteur nous oubliait dans son cheminement vers le

symbolisme. Autre limite: une certaine uniformité du dispositif, une absence de variation d'intensité qui, en dépit de la concision du découpage, émousse l'échange entre le spectateur et le film. Mais ces données (non intrinsèques notons-le, mais procédant du rapport entre l'œuvre et son audience, rapport capital dès lors qu'elle se veut manifeste universel) ces données donc, ne sont-elles pas le propre des créations qui se cherchent et explorent?

Libera me relève bien de l'essai, avec ce que le terme suppose de risques, d'impasses, mais aussi de nouvelles perspectives ouvertes à ceux qui, du cinéma, font un Art évolutif plutôt qu'un secteur commercial.

LIBERA ME

France 1993. Ré. et scé.: Alain Cavalier. Ph.: Patrick Blossier. Mont.: Marie Pomme Carteret. Int.: Annick Concha, Pierre Concha, Thierry Labelle, Christophe Turrier, Philippe Tardif, Cécile Haas, Michel Labelle, Claire Seguin, Michel Quenneville, Louis Becker, Catherine Caron, François Christophe, Jean Monot, Paul Chevillard. 80 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.